

47^e année.

N^o 9.

SEPTEMBRE 1936.

LA SOURCE

ORGANE DE

*L'ÉCOLE NORMALE ÉVANGÉLIQUE
DE GARDES-MALADES INDÉPENDANTES*

FONDÉE EN 1859

ET DEVENUE EN 1923
*ÉCOLE ROMANDE DE GARDES-MALADES
DE LA CROIX-ROUGE*



ADMINISTRATION : LA CONCORDE
LAUSANNE
31, RUE DES TERREAUX

Abonnement.

Prix : 5 fr. par an. Le journal paraît mensuellement.

Comptes de chèques.

La Source (insignes, journal, etc.) : II. 2819.

Foyer Source-Croix-Rouge, et bureau de placement (inscriptions et réinscriptions, %, dons du 1^{er} août, journal, etc.) : II. 1015.

Association de gardes-malades de La Source (cotisations, Retraites populaires, etc.) : M^{me} Chapallaz-Grivel, caissière, Avenue de Beaulieu 45 : II. 2712.

Assurance-maladie et assurance-vieillesse et invalidité collectives de La Source : II. 3444. Tout ce qui concerne ces assurances doit être envoyé à M^{lle} Esther Paris, secrétaire-caissière, Clos Saïd, Chailly (Tél. 26.916).

Prière instante de bien prendre note de ces adresses et comptes différents, pour nous éviter des complications.

N.-B. Plusieurs Sourciennes portant non seulement le même nom de famille mais parfois le même prénom, nous prions instamment les expéditrices de donner des indications suffisamment claires sur les coupons. La destination précise de leur envoi nous tirerait souvent aussi de perplexités réelles.

A vendre à La Source.

La *broche-insigne*, à 5 fr.

Des *insignes-étouffe*, à 10 cent. pièce, 1 fr. la douzaine.

L'*insigne-étouffe* pour le manteau, à 20 cent.

Le *livret de service*, pour diplômée, à 2 fr.

Un carnet de 10 *cartes postales illustrées* de La Source, à 1 fr. 20.

Le *Chant des Sourciennes*, 30 cent.

Ajouter le prix du port, et verser au Compte de chèques II. 2819.

Editorial.

De nouveau un journal de huit jours en retard ! On voudra bien en excuser le rédacteur qui, rentrant de vacances fin août, a été absorbé par la reprise du travail et par les examens.

Le Rapport annuel, tiré en brochure, sera envoyé avec plaisir aux adresses que des Sourciennes, désireuses de faire connaître à des amis ou des malades notre œuvre et ses préoccupations, nous indiqueraient.

Fêtes de la Réformation.

Les inscriptions pour la *Journée de jeunesse du dimanche 27 septembre*, où l'on désirerait voir un beau groupe de Sourciennes en costume dans le cortège, ne sont encore pas aussi nombreuses que nous le voudrions.

Il y a plus d'amateurs pour le *banquet du lundi 5 octobre*. Obligés de donner notre chiffre définitif, nous avons retenu quelques places en surplus pour les inscriptions tardives. Prière instante, pour ces deux occasions, de revêtir l'uniforme bleu clair, impeccable.

LA SOURCE

SOMMAIRE : Les rançons du progrès. — Nouvelles de l'Ecole. — Causeries-leçons médicales : De quelques absurdités II. — Hôpitaux et écoles d'infirmières de France I. — Sourciennes et mobilisation. — Glanures professionnelles. — Réunions de Sourciennes. — Faire-part. — Nouvelles diverses. — Cours pour infirmières-visiteuses. — Association. — Adresses.

LES RANÇONS DU PROGRÈS

Ce moment de notre Journée annuelle¹, je dirais presque : ce moment de notre année sourcienne me semble celui où, par excellence, il est indiqué que, dans un cadre familier et aimé, réunis en nombre devant Dieu, nous éprouvions à nouveau notre vocation et raffermissions ensemble notre consécration.

Le message que je vais vous adresser ce matin n'est pas nouveau² ; mais il m'a été si nettement dicté par des choses vues et des lectures faites ces temps derniers que je n'ai pu m'y dérober, même au risque de me répéter. C'est un cri de détresse ; c'est un appel au secours. Je voudrais que vous retourniez toutes ce soir à votre champ de travail plus conscientes d'un danger qui menace et du remède que vous, presque seules, en tout cas mieux que qui que ce soit, pouvez y apporter.

Notre civilisation poussée au point où elle en est, le « progrès », sous ses formes multiples, sont en train de conduire l'humanité à la ruine.

On sait à quelle catastrophe mène la surproduction.

¹ Allocution d'ouverture, le 18 juin.

² Voir notamment : G. DUHAMEL, *Sur la querelle du machinisme*, « La Source », juin 1933. Et notre article publié dans « Nosokomeion », 1934, n^o 3, et reproduit dans le « Bulletin des gardes-malades », 1934, n^{os} 9, 10 et 11 : *Le rôle de la charité chrétienne dans les soins aux malades*.

Le machinisme n'enlève pas seulement le pain de la bouche de millions d'hommes : il tue la personnalité, il abrutit, il fait des esclaves.

La science, mise au service de la haine, oblige des êtres faits à l'image de Dieu à cacher leur visage sous des masques porcins et à se tapir sous terre, cependant que des avions, se promenant dans le grand ciel bleu, jettent le feu, les gaz, la mort d'une hauteur de 4000 mètres, d'où la croix rouge protectrice ne se discerne plus...

Mais ce qui doit nous émouvoir encore davantage, c'est que ce même « progrès » attaque par tous les bouts le sanctuaire où notre ministère a à s'exercer.

De tous côtés, à l'envi, on construit des hôpitaux magnifiques. Ce n'est pas du dehors seulement que ces cubes de maçonnerie, ces parois de verre, ces corps de bâtiments « en dents de peigne » ressemblent à des usines. Regardez au dedans : si ce ne sont pas des séparations en vitre supprimant toute intimité, ce sont des guichets de surveillance, identiques à ceux des maisons pénitentiaires... Les chambres, aux angles arrondis, ont des murs aussi nus et aussi monotones que possible, et un sol avant tout « pratique ». Les lits, perfectionnés, articulés, maniables par le malade lui-même, sont un bâti de fer, de roues, de dents, de câbles qui prend apparence d'instrument de torture plus que de séjour de repos. Le mobilier, par raisons de commodité et d'économie, est « standardisé », si bien que, demain, de Genève à Romanshorn, plus rien ne distinguera une chambre d'hôpital d'une autre chambre d'hôpital.

Et je pense au malade, pour le moral duquel il est si important que même à l'hôpital, surtout à l'hôpital il se sente « chez lui », qui aimerait tant pouvoir piquer au mur une gravure familière, et auquel on va bientôt interdire de placer

une chère photographie sur sa table de nuit... On en regretterait presque les bonnes vieilles infirmeries, aux chambres intimes, aux tapisseries à fleurs, avec leurs tapis de lit vénérables, leurs matelas de crin !...

Des meubles et des immeubles passons à l'administration. Je ne fais qu'esquisser un contraste, suffisamment éloquent !

L'« hôtel-Dieu » d'autrefois ne réclamait à l'entrée qu'un passeport : la souffrance. Un malheureux était un hôte sacré, sur lequel, une fois franchi le seuil de la maison hospitalière, aucune autorité humaine, pas même la justice du roi, n'avait pouvoir. On l'accueillait, on l'habillait, on lui lavait les pieds comme à un messager de Dieu... C'était un honneur que de le servir.

Songez maintenant aux exigences d'un bureau actuel d'hôpital, aux papiers qu'on exige, à toutes les rubriques à remplir, aux engagements préalables qu'on réclame, aux batailles avec les communes ou les « caisses ».

Et le mal est si général, parce que si nécessaire — je me hâte de le reconnaître — qu'on nous invite à nous syndiquer, à uniformiser, encore ! nos formulaires, à introduire ceux que nous n'avons pas, afin de nous mieux protéger, en définitive, contre le malade !

Je n'ai pas abordé encore le point le plus grave : le progrès de la médecine. Nul ne souhaite le retour aux temps lointains où le médecin était un prêtre, même un magicien. Mais je vois tout ce qu'on a perdu en perdant le médecin « de famille », l'ami qui avait connu la grand'mère et le papa avant le petit-fils, qui était un confesseur et un conseiller autant qu'un praticien. Ce contact humain était un privilège et une force incomparable pour « l'homme de l'art » ; pour le malade, c'était une sécurité, une raison d'abandon

total, de confiance quasi-mystique, que n'inspirent plus guère nos « spécialistes » d'aujourd'hui. Car ce contact humain est de plus en plus remplacé par des analyses chimiques, par des examens physiques, par un « machinisme » dont les dangers sont différents mais tout aussi réels que dans le domaine économique. Pour comble, l'être souffrant se voit morcelé entre divers spécialistes, parmi lesquels le dernier inventé, fort nécessaire mais produit d'une déshumanisation croissante de l'art médical : l'assistante sociale d'hôpital... Il n'y a pas jusqu'aux prescriptions individuelles du médecin de naguère qui ne se voient, elles encore, remplacées par des « spécialités », omnivalentes, faites en série. Et l'on s'étonne du regain de faveur des mèches et des charlatans !

Ce qu'il y a de tragique en tout ceci, c'est qu'aucun de nous ne pourrait ni ne voudrait en revenir au passé ; que ce progrès, par ailleurs inéluctable, nous a apporté des bienfaits et des sécurités tels que celui qui vous parle s'empressera d'y recourir à la première occasion...

Mais le bonheur et la gratitude d'avoir dépassé — et de combien ! — les pauvres ressources et les meurtrières ignorances des hôtels-Dieu du moyen âge ne doivent pas nous empêcher de discerner, jusque dans les soins aux malades, l'œuvre néfaste de banalisation, de mécanisation, de nivellement, de déshumanisation. Et je viens vous supplier de réagir, parce que vous êtes mieux placées que qui que ce soit pour le faire.

Vous avez le privilège d'avoir vos malades à vous, toute la journée. Vous pouvez et vous devez recréer pour eux cette atmosphère d'humanité que tend à détruire le progrès de l'architecture, de l'organisation hospitalière et de la médecine.

Votre bonté, votre sourire, votre charité chrétienne peuvent réchauffer et peupler la froideur des salles au ripolin.

Votre entremise, pleine de tact et de compréhension, peut faciliter le confiant contact entre votre malade et son médecin.

Vous pouvez, en vous mettant à la place de votre patient, en devinant ou en lui faisant confesser ses craintes et en lui donnant les apaisements nécessaires, humaniser jusqu'aux machines auxquelles il doit être soumis, le calmer devant un... « métabolisme basal ».

Vous devez ne pas dissocier, comme d'autres, corps et âme, physique et moral, vous attacher à soigner et à guérir l'être un et complexe qu'est le malade confié à vos mains ; et, partageant les soucis laissés, ou qui l'attendent, à la maison, être vous-même un peu son assistante sociale...

Bénéficiaires d'une instruction professionnelle poussée autant qu'il le faut, ne soyez pas malgré cela, je vous en supplie, des scientifiques, des techniciennes seulement : soyez l'âme, soyez le cœur de votre hôpital !

Me permettra-t-on de reprendre ici une image que j'ai déjà employée ailleurs ?

Dans nos « hôtels-Dieu » d'aujourd'hui, la raison sociale a changé depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne ; mais l'évolution s'est faite à rebours. Le nouveau maître de maison, c'est le Dieu redoutable qui apparaissait à Israël sur le Mont Sinaï, enveloppé de décharges électriques, et et qu'on avait grand'peur d'approcher.

Le Dieu dont ont besoin nos malades, il est tout autre : c'est celui de l'Évangile, c'est le « Bon Berger », qui « connaît ses brebis chacune par son nom », qui veut leur donner la vie, la vie en abondance, qui va à la recherche même d'une bête perdue, et qui, parce qu'il n'est pas un merc-

naire cherchant son intérêt, loin de fuir le danger, donne, s'il le faut, volontairement, sa vie pour ses brebis.

Mesdemoiselles, mes sœurs, c'est de ce Dieu-ci que La Source vous demande d'être les prêtresses fidèles.

M. VUILLEUMIER.

NOUVELLES DE L'ÉCOLE

Placements de stagiaires.

M^{lles} *Ursule Schlegel*, Clinique infantile, Genève ; *Andrée Vuilleumier*, La Source ; *Léa Guex*, Aigle ; *Mercédès Trog*, Metz.

Examens.

Seize élèves viennent, à la fin d'août, de passer par les tranches des examens. Neuf d'entre elles vont figurer prochainement dans les listes de placements de stagiaires.

Les sept autres nous ont quittés avec leur carte-diplôme : M^{lles} *Madeleine Cardis*, à Lausanne ; *Marthe Favre*, à Goumoëns-la-Ville ; *Anne Lodygensky*, à Genève ; *Jeanne Roulin*, à Orbe ; *Juliette Ruchet*, à Coulat sur Bex ; *Ella Wiegand*, à Genève ; *Louise Wille*, à La Chaux-de-Fonds.

Nouvelles élèves.

M^{lles} *Ilona Bosshard*, venant de Pully ; *Georgette Bron*, de Treytorrens ; M^{me} *Jeanne Cornilescu-Ducommun*, de Zurich ; M^{lles} *Suzanne Desmeules*, de Granges-Marnand ; *Hedi Eichenberger*, de Burg ; *Jeanne Masson*, de Vevey ; *Marcelle Montandon*, du Locle ; *Ida de Palézieux*, de Lausanne ; *Marie-Louise Piguet*, du Brassus ; *Hedwige Schneider*, des Croisettes ; *Anne Turrettini*, de Montpellier. Externe : M^{lle} *Yvette Imer*, de Paris.

Quinze « revenantes » ont commencé, en outre, leur cours final le 1^{er} septembre.

Causerie.

Le vendredi 28 août, à la « soirée des anciennes », le peintre Louis Curtat a ravi ses auditrices par une vingtaine de déclamations, lyriques ou amusantes, dites avec un art consommé.

Cours de perfectionnement.

Nous rappelons la communication faite à ce sujet en juillet. Nombreuses, nous l'espérons, seront les Sourciennes qui mettront de côté leurs journées des *jeudi à samedi 1 à 3 octobre*. Le journal prochain paraîtra à temps pour donner un programme précis. Mais dès maintenant nous pouvons annoncer que, outre les leçons des professeurs de la maison, *D^r Kraft* (l'infection en chirurgie), *D^r Guisan* (l'artériosclérose) et du *directeur* (Henry Dunant), nous avons pu nous assurer la collaboration des *D^{rs} Tecon* (organe des sens), et *Cart* (troubles nerveux non organiques); et que, les trois après-midis, MM. les professeurs *Michaud*, *Fleisch* et *J.-L. Nicod*, ont aimablement accepté de nous accueillir dans leurs services pour des exposés et des démonstrations concernant leurs spécialités.

CAUSERIES-LEÇONS MÉDICALES

De quelques absurdités.

(Suite.)

Dans un tout autre domaine, qui vous est familier, celui de la tuberculose, nous voyons que trop souvent les parents craignent le sanatorium pour leur enfant tuberculeux, parce que si c'est une fille, elle risquerait de ne pas se marier... pensent-ils. En conséquence, ils n'hésitent pas à choisir la voie qui souvent conduira cette jeune fille à la tombe, et laissent de côté précisément celle qui lui aurait apporté la guérison avec le plus de probabilité. Il y a là quel-

que chose tout à la fois de tragique et de ridicule. Ce cas est plus fréquent que vous ne le croyez. Il est vrai qu'ici le médecin est souvent responsable de la voie suivie.

Combien erronée aussi, et ancrée dans toutes les familles, est la crainte de la contagion dans un sanatorium. Il faudrait qu'une fois pour toutes notre population intelligente sache et comprenne qu'au sanatorium les précautions prises excluent toute possibilité de contagion. En ville, au contraire, les possibilités de contagion sont multiples : en rue, dans les trams, les magasins, les cinémas, etc. Songez aussi que si le malade reste chez lui, sans que les mesures prises soient rigoureuses, les frères et sœurs en bas âge, s'il y en a, risquent d'être contaminés de *façon massive* ; or c'est précisément cette *contagion massive* qui offre le maximum de danger pour les petits. Vous croyez que le moral du malade sera meilleur dans sa famille qu'au sanatorium ? Au contraire, l'expérience démontre que chez soi, parmi les bien-portants, le patient est sensiblement plus déprimé que dans un milieu de malades, où l'on a davantage de compréhension réciproque.

La peur des calmants est moins généralisée ; on la rencontre cependant. Souvent une personne à santé délabrée, qui ne dort presque plus depuis des semaines, refuse un soporifique bien innocent, dans la crainte qu'elle pourrait « s'y habituer » ; comme s'il n'était pas cent fois préférable pour tout notre organisme de dormir avec un médicament anodin, plutôt que de ne pas dormir du tout et de se trouver au matin dans un état de nerfs lamentable. Je répète souvent : « Sachez que le sommeil est encore plus nécessaire à notre organisme que la nourriture », paradoxe que les malades ne comprennent pas toujours. Après avoir dormi, même avec un moyen artificiel, on est un homme nouveau, capable

de luttés et d'action ; sans sommeil, l'individu n'est généralement qu'une pauvre loque humaine, irritable et inapte à tout travail.

Conseille-t-on les laxatifs ou les klystères ? Là aussi la crainte de s'y habituer joue quelquefois un rôle absurde. Or sans aucun doute il vaut mieux, même par un moyen artificiel, posséder un intestin libre et libéré, donnant de suite une sensation de bien-être inestimable, plutôt que de se sentir chroniquement lourd, ballonné, mal à l'aise, symptômes qui sont souvent la cause première de toute espèce de misères.

Un mot au sujet de l'abus des spécialistes. Certaines gens, et ils sont nombreux, courent d'un spécialiste à l'autre pour un bobo quelconque, pour un oui, pour un non ; ce sont eux qui font le diagnostic du genre de leur maladie, selon qu'ils ont une sensation anormale au nez, au ventre ou ailleurs. En cela ils se trompent souvent et vont heurter à la porte de l'un, lors même qu'il eût été indiqué de rechercher un autre. Certes les spécialistes n'ont pas sujet de s'en plaindre, mais il semble bien que cette coutume ait plus d'une fois des conséquences fâcheuses et désavantageuses pour les patients. Avant toute chose, un examen général de l'organisme entier serait chose utile, voire nécessaire. L'idéal serait que chacun ait son médecin de famille, que celui-ci fût consulté en premier lieu pour n'importe quelle maladie. C'est à lui qu'incomberait le soin de diriger le malade sur le spécialiste le plus indiqué dans le cas particulier. Les malades y gagneraient, sans aucun doute.

Et l'abus des bains de soleil, et l'abus des sports ! Si l'un et l'autre, pratiqués avec mesure et intelligence, peuvent faire beaucoup de bien, il est non moins certain qu'ils font souvent beaucoup de mal. L'été dernier je vis une dame obligée de s'aliter pendant cinq jours, au début de ses va-

cances, pour s'être exposée nue au soleil quatre heures durant. Une fillette de dix ans fut alitée pendant cinq semaines avec une bronchite fébrile grave, après un bain de soleil à Vidy. Les Allemands, chez qui le goût de la vie « naturelle » est très prononcé et qui pratiquent le bain d'air et de soleil avec intensité, appellent cela une « Sonnenbronchitis » (bronchite provoquée par le soleil) ; les médecins d'outre-Rhin la connaissent bien et affirment qu'elle est fréquente et beaucoup plus longue et rebelle à guérir qu'une simple bronchite.

Une nuit, appelé d'urgence, je trouve un garçon de 15 ans avec 40° de fièvre et des vomissements quasi incoercibles. La mère, effrayée, croyait à une appendicite ; il n'en était rien, ce garçon avait passé l'après-midi à Vidy, en plein soleil, sans aucun soin préalable. Deux jours plus tard il était de nouveau sur pied, mais avec des cloches sur tout le corps.

Un jeune médecin lausannois pêchait sur le lac en petit bateau, le torse nu ; il fut pris soudain d'un tel malaise qu'on fut obligé de l'amener en hâte à l'ombre sur le rivage, son état devenant fort inquiétant. Ce jeune confrère n'était pas fier de sa mésaventure et me contait la chose en disant : « J'ai bien cru ce jour-là que ma dernière heure était venue ».

Le soleil, s'il est bienfaisant, peut être aussi fort dangereux, ne l'oublions pas, et sachons mettre en garde tous les inconscients qui iront s'étendre cet été sur la plage uniquement pour se bronzer la peau. Qu'on fasse la cure de soleil, c'est bien ; mais qu'on la fasse avec méthode et intelligence, et non uniquement pour se bronzer le plus rapidement possible. Là réside l'absurdité. Une peau brunie par le soleil est esthétique, j'en conviens, mais cela ne signifie pas nécessairement que l'état de santé en soit meilleur.

Un jeune homme avait travaillé tout l'été, le torse nu, dans sa propriété ; il était bronzé à souhait et superbe à

voir ; soudain une hémoptysie violente l'obligea à s'aliter, après quoi tout l'hiver il resta fébrile et dans un état très grave... peut-être un pneumo le rétablira-t-il ? Cela n'est pas même certain.

En conclusion, disons-le carrément : Le soleil est capable de tuer...

L'excès de sport n'est pas moins absurde. Que de jeunes gens voit-on, qui s'usent et s'épuisent en violents efforts physiques, vélo, ski, foot-ball, ou autre, pour lesquels ils ne sont pas faits ou pas préparés. Une tuberculose survient et les voilà enlevés en quelques mois, sans qu'ils paraissent offrir la moindre résistance à la maladie, eux qui étaient des athlètes et des champions. Il va de soi que si à l'excès de sport s'ajoute tabac, alcool et nuits écourtées, l'organisme y résistera moins encore. Ce sera la dégringolade à grande allure.

Notre sottisier est loin d'être complet, mais pour aujourd'hui cela suffit.

Dr A. VUITHIER.

HOPITAUX ET ÉCOLES D'INFIRMIÈRES DE FRANCE

En quittant la Suisse je n'étais pas sans inquiétude sur l'accueil qui me serait fait en France dans les hôpitaux et écoles d'infirmières ; mais je puis dire que partout j'ai été vraiment bien reçue. Tout le monde se faisait un plaisir de me faire les honneurs de son domaine. Munie de lettres de recommandation de la secrétaire du Conseil international des infirmières à Genève, j'ai pu pénétrer dans bien des maisons ; car, en France, la vue d'un petit papier muni d'une belle signature a un effet magique pour ouvrir les portes et faciliter les affaires.

On peut observer, me semble-t-il, une grande différence entre les grands hôpitaux de Paris et ceux de province.

Dans ceux de l'« Assistance publique » de la Ville de Paris, tout le monde a l'air très affairé et très pressé ; beaucoup de va-et-vient ; il y règne une vie intense et qui semble, à nous Suisses, assez fatigante.

En province, par contre, la vie apparaît plus normale ; elle se rapproche de celle de chez nous, surtout en Alsace.

Les bâtiments des hôpitaux parisiens offrent les aspects les plus divers, depuis le vieil hôpital Saint-Louis, avec son architecture du XVI^e siècle, jusqu'à l'hôpital Beaujon, ultra-moderne, et l'hôpital de la Pitié, qui l'est relativement. Mais tous sont bien montés au point de vue des installations médicales : belles salles d'opérations, beaux appareils de Rayons X, etc., l'Assistance publique étant à même de s'offrir les derniers perfectionnements.

Comme à chaque hôpital est adjoint un service universitaire, on y rencontre une foule de professeurs, de médecins, d'internes, d'externes et d'étudiants.

Autrefois les hôpitaux étaient tenus par des religieuses ; aujourd'hui on en trouve encore dans les hôpitaux de province, mais à Paris elles ont fait place, depuis longtemps déjà, à un personnel entièrement laïque.

Chaque service est dirigé par une surveillante, qui a sous ses ordres des infirmières, des filles de salle et des infirmiers ; en outre les élèves des écoles d'infirmières, n'ayant pas d'hôpitaux attachés à leurs établissements, sont obligées de venir faire leur travail pratique dans les hôpitaux de la ville.

Ces dernières, par leur tenue impeccable et correcte, font contraste avec le reste du personnel qui porte en général des blouses de grosse toile, de formes variées, souvent non repassées, et chaussent des espadrilles, ou même des pantoufles, ce qui lui donne un air très négligé.

Dans les anciens hôpitaux, les salles contiennent jusqu'à 40 lits ; les « grands malades » sont isolés dans de petites

chambres ; mais les infirmières sont si pressées que, pour gagner du temps, elles laissent toutes les portes ouvertes. Dans certains hôpitaux, on a même vitré les parois pour faciliter la surveillance.

Le malade reçoit tous les soins que nécessite son état, mais il ne semble pas gâté et entouré comme dans les petits hôpitaux.

Les infirmières, galonnées ou pas, étant très occupées, les petits soins et les repas sont donnés par les filles de salle, ce qui n'est pas l'idéal, car elles sont recrutées n'importe où et n'ont aucune préparation ni pratique, ni morale. Par contre, les infirmières paraissent très capables et bien préparées médicalement.

Elles ne travaillent que huit heures par jour, réparties sur huit à neuf heures d'horloge, ce qui nécessite 3 escouades par jour. Elles sont presque toujours externes.

Les hôpitaux de province que j'ai vus étaient tenus soit par des religieuses, secondées par des filles de salle, comme à Bordeaux ; soit par des infirmières et des élèves, comme à Reims ; soit encore par des religieuses et des infirmières, comme à Strasbourg.

Tout ce monde avait un air beaucoup plus correct qu'à Paris.

Dans les « maisons de santé », c'est-à-dire les « cliniques », le service est assuré par des infirmières ou des religieuses diplômées.

A l'Hôpital américain de Neuilly, qui est une clinique très luxueuse, les soins sont donnés par des infirmières de tous les pays. Elles portent chacune le costume de leur école, mais ont toutes le bonnet de la maison et cela leur donne vraiment un air très chic et correct.

A Berk Plage, j'ai vu quelque chose d'assez original ; dans un hôpital d'une centaine d'enfants, le service matériel :

repas, soins de propreté, était assuré par des religieuses, non diplômées je pense, et les soins médicaux : surveillance des plâtres, des extensions, des pansements, etc., étaient donnés par les infirmières de la salle d'opérations.

Passons maintenant aux écoles d'où sortent les infirmières dont je viens de parler.

Les infirmières travaillant dans les hôpitaux de l'Assistance de la Ville de Paris passent un examen spécial, par concours, même si elles ont le diplôme de l'Etat français. Elles s'y préparent, actuellement, à l'Hôpital de la Salpêtrière, qui est l'école de l'Assistance. D'autre part, les filles de salle qui ont travaillé 5 ans ont le droit de passer ces examens après avoir suivi quelques cours théoriques. Ces infirmières sont souvent des femmes mariées, qui ont leur ménage.

Pour obtenir le droit de pratiquer, une infirmière française doit avoir passé l'examen du diplôme d'Etat français ; c'est le diplôme d'infirmière hospitalière. L'examen est le même pour toutes ; on exige 22 mois de stages, soit 6 mois de chirurgie, 6 mois de médecine, 2 de pédiatrie, 2 de maternité, 1 de salle d'opérations, 1 de tuberculeux, 1 d'oto-rhino-laryngologie, 1 de dermatologie, 1 d'ophtalmologie et un certain nombre de connaissances théoriques. Les candidates ont plusieurs possibilités de s'y préparer ; elles peuvent suivre des cours donnés par l'Union des Femmes de France, la Société de secours aux Blessés Militaires ou d'autres encore, et aller faire leur pratique dans les hôpitaux, comme nous l'avons vu plus haut.

Ou bien elles peuvent entrer comme internes dans une école laïque, protestante ou catholique. Certaines de ces écoles ont une clinique ou un hôpital attenant ; d'autres un dispensaire ; d'autres encore uniquement un service de nourrissons ; certaines enfin envoient leurs élèves, 2 mois

sur 22, faire un stage d'interne dans une clinique de la ville. Quant aux cours des médecins, aux cours pratiques et aux répétitions, les élèves les reçoivent à l'école même.

Les élèves infirmières travaillent dans les hôpitaux le matin, quelquefois l'après-midi, presque jamais le dimanche. Les surveillantes n'ont guère le temps de s'occuper d'elles, par contre les monitrices de leurs écoles les accompagnent parfois dans les salles de malades ; mais, d'une manière générale, elles n'ont pas, et ne peuvent pas avoir l'habitude des malades et la pratique des soins autant que des infirmières qui, pendant 2 ou 3 ans, passent toute leur journée, parfois la nuit, auprès des malades ; aussi y supplée-t-on par de nombreux cours pratiques.

Elles ont d'autre part passablement de cours théoriques, font souvent des travaux écrits et de petits examens ; car, pour l'obtention du diplôme d'Etat, à ce point de vue-là on est assez difficile.

Quant aux écoles elles-mêmes, on en trouve de très simples et modestes, comme de très luxueuses. En général chaque élève a sa chambre qui, dans certaines écoles, est un vrai petit salon, avec cabinet de toilette ; mais je ferai remarquer que presque partout, même dans les écoles les plus luxueuses, les élèves font elles-mêmes leur chambre. Les douches chaudes sont très à la mode partout. Dans toutes ces belles écoles modernes, il y a toujours des installations pour faire de petites lessives, pour repasser, et même pour se laver les cheveux.

Quelques mots maintenant sur le costume. Il varie beaucoup. Certaines écoles ont un costume tailleur ou une robe de laine pour sortir et rester à l'internat ; lorsqu'elles sont à l'hôpital, elles ont blouse, voile et chaussures blanches ; d'autres ont un uniforme de toile rose ou bleu, avec tabliers blancs, et presque partout des voiles.

Dans toutes les écoles on exige des élèves une tenue correcte (sans parure, ni fard, ni bijou, comme disent les prospectus), et le port du costume est obligatoire.

Les infirmières qui désirent obtenir le diplôme d'infirmière-visiteuse peuvent faire une troisième année à l'École, c'est ce qui s'appelle « faire son hygiène sociale ». Elles reçoivent de nouveau des cours et font de la pratique dans un dispensaire, avant de passer leur examen.

La proportion d'infirmières diplômées étant assez faible par rapport à la population, les infirmières sortant des écoles trouvent tout de suite du travail. Celles qui ont fait leur hygiène sociale vont souvent à la campagne comme infirmières-visiteuses, et sont tout de suite obligées de se débrouiller seules. Les « hospitalières » sont généralement appelées à fonctionner comme chefs, du fait qu'elles ont souvent des personnes peu qualifiées pour leur aider.

(*A suivre.*)

EUG. PANCHAUD.

SOURCIENNES ET MOBILISATION

La mise au point récente de cette question par la Croix-Rouge et par les autorités militaires a bouleversé les dispositions auxquelles les aînées parmi nos Sourciennes étaient accoutumées. Elles voudront donc bien, dorénavant, s'en tenir aux nouvelles indications données soit par les cartes d'identité, soit par les éclaircissements ci-dessous.

Plusieurs de nos infirmières sociales ayant dû être englobées dans la lutte aérienne passive, la Croix-Rouge a bien voulu ramener de 240 à 210 le nombre de nos infirmières régulièrement incorporées ; avec 20 qui sont « de réserve », cela fait un total de 230.

Ces 230 Sourciennes ont toutes reçu leur « carte internationale d'identité pour infirmière » avec état civil, photo-

graphie et signatures de l'intéressée, de la Croix-Rouge suisse et de l'Ecole. Cette importante pièce (semblable à un passeport, mais ne le remplaçant pas !), doit être soigneusement conservée par l'infirmière dans le petit trousseau dont elle ne se sépare jamais.

En cas de mobilisation, en effet, elle ne recevra aucune indication de La Source, mais devra, d'après les affiches militaires collées au pilier public, se rendre d'elle-même à l'heure et au lieu indiqués sur sa carte personnelle, si son détachement est mobilisé.

Les cartes sans indication de ce genre à la troisième page sont celles des infirmières « de réserve ». Celles-là seulement recevront, le moment venu, des directions de notre part.

Les infirmières destinées à fonctionner comme chef ou sous-chef des deux trains sanitaires et des dix détachements de 20 infirmières que nous avons à fournir, ont toutes été individuellement averties, lors de la réception de leur carte. Les désignations qui avaient pu être faites précédemment sont annulées.

Le caractère actuel des cartes exige qu'elles soient tenues régulièrement et rigoureusement à jour. Au début de chaque année, elles devront nous être retournées pour que nous y collions un millésime nouveau, qui seul attestera leur validité. Mais si, entre temps, une Sourcienne prévoit que, pour des raisons majeures (maladie, éventuellement mariage ou maternité, etc.), elle ne pourra plus remplir son devoir patriotique, elle doit nous renvoyer sa carte, qui sera annulée ; et ladite infirmière sera immédiatement remplacée dans son détachement par une compagne non encore incorporée. De même, les cartes perdues sont à annuler sur nos registres, et à remplacer.

C'est dire que, si toutes nos Sourciennes n'ont pas reçu encore de carte d'identité, il s'en distribuera sans cesse de

nouvelles, en remplacement des défailtantes. Nous avons en mains tout ce qu'il faut pour établir un certain nombre de cartes nouvelles, à mesure des besoins. Et, à mesure aussi, les récentes classes d'âge entreront à leur tour dans les listes.

Inutile de dire le soin avec lequel nos infirmières doivent lire, et suivre en cas de besoin, les indications des 3^e et 4^e pages de leur carte.

Et qu'aussi, de plus en plus, elles comprennent l'importance de l'article du Règlement Source qui prescrit à toute ancienne élève mobilisable de nous tenir au courant de ses changements de domicile.

* * *

A l'occasion de la distribution de ces cartes, diverses organisations d'infirmières, notamment le comité de l'Alliance suisse, ont demandé aux autorités quelques précisions. Voici ce qui peut intéresser nos Sourciennes.

En arrivant au lieu de mobilisation, l'infirmière s'annonce d'elle-même, ou par l'infirmière-chef de son détachement, au médecin-chef de l'« établissement sanitaire militaire » (E. S. M. = hôpital de 2000 à 5000 lits) auquel elle est attachée.

Outre les quelques objets indiqués à la page 4 de sa carte, elle apporte avec elle les vêtements et linge de corps indispensables, le minimum de ce qu'elle prend avec elle pour un poste privé. Aucune trousse médicale n'a été prescrite. Il est cependant souhaitable que la Sourcienne ait avec elle sa « trousse minimum », notamment un thermomètre et une seringue à injections.

Une loi en préparation fixera les assurances dont bénéficieront les infirmières mobilisées. De même, elles ont droit aux soins et à l'entretien gratuit si elles tombent malades en service, ou à une indemnité si elles doivent être hospitalisées.

En 1918, la solde des infirmières mobilisées pour la grippe a été de 3 fr. par jour avec l'entretien complet (mais pas nécessairement blanchissage !). Le montant de cette solde doit cependant être revu.

Nous prions instamment nos Sourciennes de nous demander dès maintenant les éclaircissements qu'elles pourraient encore désirer, afin d'éviter, le moment venu (ce qu'à Dieu ne plaise !) une avalanche de questions. M. V.

GLANURES PROFESSIONNELLES

Un diplôme d'Etat à Fribourg. — Si lentement que ce soit les idées justes finissent toujours par triompher. Après Genève et Vaud, voici le canton de Fribourg qui en est venu, en août 1935, à régler à son tour la profession d'infirmière, cela sur la demande de l'Association des infirmières de Fribourg, et « afin de mettre les malades à l'abri des risques qu'ils peuvent encourir dans le choix des infirmiers, infirmières ou gardes-malades ».

Le règlement est, pour plusieurs de ses articles, la copie presque textuelle du règlement vaudois, avec certaines particularités qu'il est intéressant de relever :

L'infirmière « doit faire les études dans une école qui a un programme analogue à celui de l'Ecole fribourgeoise d'infirmières ».

« L'examen, passé avec succès devant la commission spéciale à l'Ecole fribourgeoise d'infirmières, confère au candidat un diplôme qui est reconnu par le Conseil d'Etat. »

« Sont reconnus les diplômes délivrés par les Ecoles suisses d'autres cantons et les certificats de l'Alliance suisse des gardes-malades ; ils seront néanmoins soumis à la Commission de santé qui émettra son préavis. »

D'autres infirmières pourront être admises, sur vu de leurs certificats d'études, à un examen « conforme aux normes de l'Ecole fribourgeoise d'infirmières ».

Il est intéressant de constater que le règlement va jusqu'à interdire aux infirmières de poser des ventouses sans ordre du médecin, ce que n'a pas cru pouvoir faire le règlement vaudois.

RÉUNIONS DE SOURCIENNES

YVERDON, 23 juillet : « Charmante soirée ! Le groupe Source d'Yverdon s'agrandit... » *Irma Hack, H. Margot, G. Meige, M. Beney, H. Karrer, L. Troyon, S. Blanc, P. Egger* et *M^{me} E. Röthlisberger*.

VENDREDI DE LA SOURCE, 7 août. — C'est M. le pasteur Ferdinand Krafft, de Haarlem, en vacances à Bon-Aabri sur Vevey, qui a bien voulu présider notre vendredi d'août. Le sujet de sa méditation fut : « L'eau qui lave et l'eau qui ne lave pas ; le sang qui purifie et le sang qui condamne ». Nous sommes très reconnaissants à M. Krafft de sa prédication originale, profonde et stimulante. Elle a donné à réfléchir à bon nombre d'entre nous et, à onze heures, même plus tard, les Sourciennes discutaient encore sur ce qu'elles avaient entendu.

Gardes venues du dehors : *M^{lles} Amélie Dovat et Marguerite Glinz.* H. L.

FAIRE-PART

PROCHAINS MARIAGES. — Le 19 septembre, *M^{lle} Ruth Herminjard*, à Roche, avec M. Charles Corlet, à La Côte-aux-Fées. *M^{lle} Ida Bettex*, de Combremont, à Berne, Hallerstr. 10, avec M. Wyder, de Berne. Le 12 septembre, *M^{lle} Julia Henchoz*, de Glyon, et M. R. Liengme, à Elim, Le Ribolla.

DEUILS. — A grand regret nous découvrons un oubli dont nous disons toutes nos excuses : l'annonce du décès, le 5 juin, à Château-d'Ex, de la mère de *M^{lles} Aline et Claire Dänzer*. — Le 10 août, *M^{me} Hutter-Cochard* et *M^{lle} Suzanne Cochard* perdaient de même leur chère mère. — Et le 22 août, encore à Château-d'Ex, c'était *M^{lle} Oliva Mottier* qui voyait mourir son père, après avoir heureusement pu, rentrée pour cela de Lettonie, l'entourer pendant les trois dernières semaines.

NOUVELLES DIVERSES

M^{me} *Vronne* Pignet-*Jaquet*, de Casablanca, en vacances, est venue nous rendre visite avec sa mignonne petite fille.

M^{lle} *Sophie Bürgin*, qui était en séjour près de Château-d'Œx, a passé à La Source et nous a parlé de son activité à Bâle pendant un cours de sage-femme qu'elle a suivi et de la bonne réussite de ses examens.

M^{lle} *Ida Junod* a quitté la Ville-Lumière pour un temps et, après un court séjour au Foyer, est partie pour un service au Locle.

M^{lle} *Nelly Tödli*, en vacances pour trois mois, nous a gratifiés d'une de ses premières visites. Elle aime beaucoup sa tâche à Lourenço-Marquès, dans la clinique du docteur lausannois Blanc, où elle se sent tout à fait chez elle. Nous avons eu, par la même occasion, des nouvelles toutes fraîches de M^{lles} *Desmeules* et *Viquerat*.

Après une bonne lettre où elle nous disait avoir quitté Bruxelles, M^{lle} *Meta des Tombe* est venue nous surprendre ; sa visite nous a fait très plaisir et cette vaillante Sourcienne se prépare à partir avec le D^r Schweitzer au Gabon, en janvier.

M^{lle} *Loulette Magnenat*, rentrée de France, nous a également fait une surprise un beau matin, toujours gaie et souriante.

Une belle valise en fibre, brun clair avec bandes de cuir foncé, d'un mètre de long, ne s'est pas retrouvée à La Source, après le départ de la volée de juin. Quelqu'un pourrait-il en donner des nouvelles ?

H. L.

COURS POUR INFIRMIÈRES-VISITEUSES

On sait qu'un heureux arrangement a été fait entre Genève et Lausanne aux fins de faire alterner entre les deux villes le cours spécial pour infirmières sociales. Le tour — dans les années paires — est à Genève. Voici le communiqué reçu à ce sujet. Nous avons à disposition des programmes détaillés des leçons :

« L'activité des infirmières-visiteuses a été reconnue comme le moyen le plus efficace pour lutter contre les grandes maladies sociales : la tuberculose, l'alcoolisme, les maladies vénériennes, la mortalité infantile.

Plusieurs villes et communes rurales ont compris les grands ser-

vices que peut rendre une infirmière-visiteuse et en ont engagé une ou plusieurs. Mais comme ces infirmières ne peuvent vraiment remplir une tâche utile qu'après avoir suivi des cours spéciaux d'hygiène, de prophylaxie, de puériculture, de droit civil, de législation du travail, de prévoyance sociale, la Croix-Rouge genevoise et l'Ecole d'études sociales pour femmes organisent tous les deux ans un cours de perfectionnement.

Ce cours comprend une partie théorique d'une durée de six semaines et un stage pratique de deux mois au Dispensaire d'hygiène sociale et au Dispensaire antituberculeux. Cet enseignement a été confié à des médecins, des juristes et des sociologues spécialement qualifiés. Il commencera le 26 octobre.

Les stages pratiques et l'examen final donnant droit à un diplôme ne sont accessibles qu'aux infirmières diplômées. Des auditrices pour un seul ou pour l'ensemble des cours sont admises.

Des renseignements complémentaires et le programme complet des cours peuvent être demandés au Secrétariat de l'Ecole d'études sociales pour femmes, 6, Rue Ch. Bonnet. »

ASSOCIATION

2^e *lundi* : le 14 septembre, à 20 h. 15.

4^e *lundi* : le 28 septembre, à partir de 14 h. 15.

Notre programme sera ce que chacune de vous voudra bien nous apporter comme expériences faites pendant ces derniers mois ou idées nouvelles pour notre activité de cet hiver. Venez nombreuses, nous nous réjouissons de vous revoir. A. M.-O.

ADRESSES

M^{lle} Juliette Bovay, Les Buis, *Leysin*.

M^{lles} Jeanne Reymond et Madeleine Hausammann, Hôpital de *Genève*.

M^{lle} Eugénie Rosset, Sanatorium Stéphan, *Montana*.

M^{me} Suzanne Neyroud-David, *Saugues* (Haute-Loire).

M^{lle} Charlotte Margot, Sanatorium Beau-Site, *Leysin*.

M^{lle} Germaine Nobs, Paix 87, *La Chaux-de-Fonds*.